LE DOCTEUR

# C.-J. DAVAINE



LE DOCTEUR

# C.-J. DAVAINE

**MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE**

(1812 — 1882)

par V. HENRY,

secrétaire général de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.





DEUXIÈME ÉDITION,

précédée d'une lettre du

Dr A. MANOUVRIEZ (de Valenciennes),

membre correspondant de l'Académie de médecine.



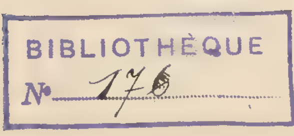


VALENCIENNES

IMPRIMERIE L. LACOUR

11, Rue de Mons, 11

1896



*A Monsieur V. Henry.*

*Monsieur,*

*J'ai lu avec vif intérêt et sérieux profit, et non sans une certaine émotion, votre biographie si documentée du docteur C.-J. Davaine.*

*Par ce véritable plaidoyer, vous aurez le mérite d'avoir efficacement contribué à l'œuvre de réparation qu'ont à cœur tous ceux qui ont approché ce vénéré maître; et l'on vous saura gré, non seulement de la perspicacité à laquelle on doit les détails que vous y révélez, mais encore de cette discrétion avec laquelle vous laissez parfois deviner ce qu'on n'oserait peut-être comprendre.*

*C'est qu'en effet, pour relever l'initiateur de la bactériologie, on n'en est pas réduit à rabaisser les autres; il suffit simplement de le replacer au niveau qui toujours aurait dû être le sien.*

*Vous voudrez bien remarquer l'intention avec laquelle, ici comme ailleurs, j'évite de prononcer*

*d'autre nom que celui de Davaine, tant je craindrais que ma pensée fût mal interprétée, alors que je suis animé par le seul amour de la vérité; cette réserve, d'ailleurs, nous la devions à la mémoire du plus doux et du plus modeste des savants.*

*Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de toute ma cordialité.*

Dr A. MANOUVRIEZ.

*Valenciennes, le 20 septembre 1896.*

LE DOCTEUR

# C.-J. DAVAINE

**MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE**

(1812—1882).

---

La ville de Saint-Amand-les-Eaux vient de s'honorer en s'attachant à rendre, dans la mesure de ses ressources, un durable hommage à la mémoire du docteur C.-J. Davaine, qu'elle a la bonne fortune de pouvoir compter parmi ses fils. Sur la maison où il est né, a été posée une plaque de marbre rappelant les titres par lesquels il a mérité la reconnaissance universelle ; et la rue même où se trouve cette habitation (1) a reçu le nom du regretté savant. La cordiale vénération avec laquelle la population de Saint-Amand a tout entière applaudi à ces témoignages d'estime publique en relève le prix. Il y a satisfaction à constater que, dans l'opinion de ses concitoyens au moins, le docteur Davaine occupe la place à laquelle il a droit. En bonne justice, en effet, son nom devrait être associé partout à celui de Pasteur. C'est ce que la foule ignore trop généralement ; c'est ce que même des hommes de science, par un oubli regrettable, méconnaissent parfois.

En veut-on un exemple ? Au lendemain de la mort de Pasteur, M. le docteur Ch. Bouchard, de l'Institut, publiait dans un grand journal de Paris (2) un article où, proclamant que « la vérité est plus respectueuse que l'adulation », il prenait à tâche d'indiquer sans exagération ce que doit au célèbre chimiste la médecine contemporaine ; et de son article, voici quelques passages essentiels :

« ... Une découverte fondamentale, au point de vue de la

---

(1) Auparavant *rue du Prévôt*.

(2) *Le Temps*, numéro du 4 octobre 1895.

« doctrine médicale, c'est que, même dans le corps vivant, « certains microbes peuvent vivre et se multiplier, que cela « s'observe dans certaines maladies, et que ces maladies, préci- « sément, sont la conséquence de l'envahissement par les mi- « crobes...

« Cette démonstration contenait toute la réforme médicale ; le « reste ne s'en déduit pas, mais n'en est que le développement « naturel.

« Nous étions entrés dans une ère nouvelle, nous avions le « droit enfin d'aborder de front les causes des maladies et leur « mode d'action..... (Auparavant), sans savoir comment ils « agissaient, on employait les remèdes réputés efficaces.... « Désormais, nous possédons le *pourquoi* de la maladie, nous « savons en quoi elle consiste essentiellement. Avant cette révé- « lation de Pasteur, nous ne connaissions de la maladie que le « *comment*. Nous étions renseignés sur ses symptômes, sur ses « lésions, sur ses troubles fonctionnels, nous ignorions ce qui « engendrait tout cela... Avec Pasteur, nous avons appris à « discerner l'agent infectieux qui a provoqué ces altérations « organiques,... à découvrir les procédés qu'il emploie pour « nuire, les moyens dont l'économie fait usage pour se défendre, « et nous concourons à la guérison soit en attaquant le microbe, « soit en soutenant l'organisme...

« C'est là le changement qui résulte pour le médecin de la « découverte fondamentale de Pasteur...

« On ne peut pas dire que la médecine tout entière date de « cette réforme. La doctrine de l'infection ne comprend qu'une « part des maladies, la plus importante assurément... Elle est, « en tout cas, la plus grande conquête médicale que l'histoire « de la science ait eu à enregistrer... Et ses applications à « l'hygiène et à la thérapeutique, après les résultats admirables « déjà obtenus, laissent espérer d'autres bienfaits plus inappré- « ciables encore... »

Les considérations générales formulées par M. le docteur Bouchard ont assurément une haute valeur. Mais elles laissent à désirer sur un point : la stricte vérité voudrait que, dans les passages ci-dessus reproduits, le nom de Davaine fût substitué au nom de Pasteur, et que l'honneur de la découverte attribuée à celui-ci fut reporté à celui-là.

Cette découverte, en effet, glorifiée comme l'origine de la nouvelle et féconde orientation de l'art médical, — elle est indéniablement le propre du docteur Davaine. Il suffit de rapprocher quelques dates pour le montrer.

C'est en 1850 que, *par Davaine*, fut constatée et révélée la présence, dans le sang de moutons morts du charbon, de corpuscules particuliers, — qui n'étaient autres que les bactéridies charbonneuses, les premiers microbes pathogènes connus. Rencontre due au hasard, dira-t-on, et dont l'importance, alors, restait encore un secret pour Davaine comme pour ses maîtres. Soit. Mais, on nous le concédera, il s'agit là d'un de ces hasards qui ne favorisent que les chercheurs et les savants (1). Mais, surtout, c'est Davaine lui-même qui, en 1863, reprend sa découverte, en étudie la valeur, et en aperçoit la portée.

Et c'est en 1876 seulement que Pasteur s'attache à l'étiologie des maladies virulentes, incité à entrer lui-même dans cette voie par les travaux de Davaine.

Nous ne prétendons point, toutefois, qu'il faille, dans l'historique des sources de la bactériologie médicale, rayer tout simplement le nom de Pasteur (2). L'impartialité n'y trouverait pas non plus son compte. Il est juste de le marquer de suite, les expériences de Pasteur sur la fermentation et les phénomènes qu'elles mirent en relief (3), furent l'un des motifs qui pous-

---

(1) On soutiendrait malaisément qu'un observateur ignorant ou superficiel eût pu faire une telle découverte. Elle exigeait un œil perspicace et habitué à l'examen moléculaire du sang. Les bacilles du charbon en effet, même sur le champ du microscope, ne sont pas de nature à frapper l'attention du premier venu. On le comprendra en sachant que « le nombre des bactéridies, dans une goutte de sang, peut monter à huit et dix millions » (communication de Davaine à l'Académie de médecine, 1868).

(2) Auquel il convient du reste d'en joindre plus d'un autre, notamment celui de Cagniard-Latour, on le verra dans une note suivante.

(3) Touchant cette question des fermentations, qui est comme le chapitre préliminaire de l'œuvre de Davaine, empruntons le rapide exposé qui suit à l'article consacré par J. Schmitt aux « Maladies zymotiques » dans le *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* publié sous la direction du docteur Jaccoud (librairie J.-B. Baillière, 1886) :

« Reprenant une observation déjà faite en 1680 par Leeuwenhoek, puis en 1825 par Desmazières, mais restée stérile jusque là, plusieurs observateurs, Cagniard-Latour en France, Kutzing et Schwann en Allemagne, soumettant la levure à l'examen microscopique, conclurent qu'elle consiste en globules d'aspect organisé. Cagniard-Latour eut le

sèrent Davaine, en lui inspirant une conjecture alors encore savamment audacieuse, à rechercher le rôle exact des êtres microscopiques par lui trouvés dans le sang charbonneux. Aussi bien a-t-il été le premier à le déclarer avec une scrupuleuse conscience, — comme on le remarquera dans les brefs extraits de ses écrits que nous allons reproduire.

Car nous n'avons pas une suffisante autorité pour nous borner à de simples affirmations : nous croyons opportun de les justifier par quelques citations tirées de textes authentiques.

Voici donc ce qu'on peut lire dans une communication faite par le docteur Davaine à l'Académie des sciences, et imprimée dans les *Comptes rendus* de cette assemblée sous la date du 27 juillet 1863 :

« Sous le nom de *sang de rate* on désigne une maladie très « meurtrière des bêtes à laine... En 1850, j'ai pu en examiner « avec M. Rayer plusieurs cas, soit dans son laboratoire à Paris, « soit dans une excursion à Chartres, où j'accompagnai ce savant « maître... J'ai donc pu, dès cette époque, faire des recherches « sur la constitution du sang dans cette maladie épizootique... « Le sang, examiné au microscope... après la mort, m'offrit « un très grand nombre de *bacterium* (1) ; or, chez le mouton

---

mérite de caractériser nettement ces globules comme des êtres vivants, « susceptibles de se nourrir, de croître, de se reproduire par bourgeon- « nement, et n'agissant probablement sur le sucre que par quelque effet « de leur végétation ». Ces résultats furent confirmés par les expériences de Helmholtz, de Ure et surtout de Pasteur, qui les appliqua aux autres modes de fermentation...

« Une fois la fermentation rattachée à la vie organique, dire que les maladies infectieuses sont dues à un ferment, ou dire qu'elles sont produites par des corps organisés et vivants qui, introduits dans le corps, s'y reproduisent et par leur évolution font la maladie, c'était exprimer à peu près la même pensée...

« Mais encore fallait-il découvrir pour chaque maladie infectieuse l'organisme qui, agissant à la manière d'un ferment, produit dans l'économie la série de modifications qui aboutit à la maladie. Problème difficile et délicat... »

Combien ce problème était délicat, la preuve la plus frappante en est fournie par l'exemple de Davaine, qui, l'ayant le premier résolu, pour la maladie charbonneuse, rencontra en général, et pendant de longues années, une incrédulité ou tout au moins une méfiance opiniâtres.

(1) Rayer avait lui-même mentionné cette découverte dans une note donnée en 1850 au *Bulletin de la Société de biologie* : « Il y avait dans le sang, (y lit-on), de *petits corps filiformes*, ayant environ le double en longueur d'un globule sanguin ; ces petits corps n'offraient point de mouvements spontanés. »

« vivant et sain ou tué à la boucherie, on ne trouve jamais
« d'infusoires de ce genre...

« L'existence des bactéries dans le sang de ces moutons attira
« tout particulièrement mon attention ; car le court espace de
« temps qui avait existé entre le moment de la mort et celui
« de notre examen... me portait à penser que les bactéries
« n'avaient point été le produit d'une décomposition putride,
« mais qu'elles avaient préexisté à la mort des animaux qui
« nous les offraient. Je pensai dès lors à vérifier, lorsque l'occa-
« sion s'en présenterait, ce fait de l'existence d'infusoires filifor-
« mes chez le mouton atteint de sang de rate et à rechercher
« si le développement d'êtres microscopiques assez voisins des
« conferves ne serait point la cause de la détérioration du sang,
« et, consécutivement, de la mort de l'animal.

« L'occasion ne s'était point encore offerte, et d'autres soins
« ne m'avaient pas permis de la chercher activement, lorsque
« M. Pasteur, en février 1861, publia son remarquable travail
« sur le ferment butyrique, ferment qui consiste en petites
« baguettes cylindriques, possédant tous les caractères des
« vibrions et des bactéries. Les corpuscules filiformes que j'avais
« vus dans le sang des moutons atteints de sang de rate ayant
« une grande analogie de forme avec ces vibrions, je fus amené
« à examiner si des corpuscules analogues ou du même genre
« que ceux qui déterminent la fermentation butyrique, introduits
« dans le sang d'un animal, n'y joueraient pas de même le rôle
« d'un ferment. Ainsi s'expliqueraient facilement l'altération,
« l'infection rapide de la masse du sang chez un animal qui
« aurait reçu accidentellement ou expérimentalement dans ses
« veines un certain nombre de ces bactéries, c'est-à-dire de ce
« ferment... »

Davaine rapporte ensuite les premières expériences qu'il avait pu faire pour vérifier sa supposition, et qui l'avaient en effet fortifiée.

Et, quoique ne se croyant encore autorisé, par un nombre restreint d'observations, qu'à exprimer une hypothèse, il termine sa note par ces lignes, d'où résulte qu'il avait dès lors la vue nette et large des horizons que pouvait ouvrir son initiative :

« Il y a longtemps que des médecins ou des naturalistes ont
« admis théoriquement que les maladies contagieuses, les fièvres

« épidémiques graves, la peste, etc., sont déterminées par des « animalcules invisibles ou par des ferments, mais je ne sache « pas qu'aucune observation positive soit jamais venue confirmer « ces vues... J'espère pouvoir, à la suite de nouvelles observa- « tions, apporter quelque lumière sur mon sujet, observations « qui, étendues aux maladies plus ou moins analogues chez « l'homme, acquerraient un nouveau degré d'intérêt. »

Dans sa communication du 27 juillet 1863, le docteur Davaine, avons-nous dit, garde une certaine réserve en ce qui concerne l'influence des microbes observés. Mais, à peine quelques jours se sont-ils écoulés, qu'ayant multiplié ses inoculations expérimentales, il n'éprouve plus la moindre hésitation : il en expose les raisons dans un nouveau mémoire, que reproduisent les comptes rendus de l'Académie des sciences des 10 et 17 août de la même année, et dont la conclusion est fermement affirmative :

« Personne sans doute, (écrit-il), dans l'état actuel de la « science, ne cherchera en dehors de ces corpuscules l'agent de « la contagion... Cet agent est visible et palpable : c'est un « être organisé, doué de vie, qui se développe et se propage à « la manière des êtres vivants. Par sa présence et par sa multi- « plication rapide dans le sang, il apporte dans la constitution « de ce liquide, sans doute à la manière des ferments, des modi- « fications qui font promptement périr l'animal infecté. »

Davaine se faisait du reste illusion sur la facilité avec laquelle ses contemporains devaient partager sa conviction. La réalité de sa découverte allait même être vivement contestée. Tandis qu'il poursuivait assidument l'étude des microbes du « sang de rate », qu'il en précisait les caractères et les propriétés, qu'il les cherchait et les retrouvait dans la « pustule maligne » (forme de la maladie charbonneuse chez l'homme), deux professeurs du Val-de-Grâce, MM. Leplat et Jaillard, ayant voulu renouveler ses expériences, proclamèrent, en 1865, qu'elles ne leur donnaient nullement les résultats annoncés. Des animaux auxquels ils avaient, disaient-ils, communiqué par inoculation la maladie charbonneuse, étaient morts sans qu'on trouvât dans leur sang trace de bactéridies : donc, concluaient-ils, les bactéridies n'étaient point la cause efficiente du charbon. Davaine, après vérification, répondit immédiatement et maintint par plusieurs démonstrations, dans la controverse qui s'engagea entre lui et

ses contradicteurs, que les expériences de ceux-ci étaient mal conduites, et que les animaux inoculés en de mauvaises conditions succombaient non pas au charbon, mais à une maladie infectieuse de nature différente. Le savant médecin avait promptement discerné les symptômes et les effets dissemblables des deux affections, quelle que fût leur analogie (1).

Néanmoins il ne paraît pas avoir alors amené à résipiscence MM. Leplat et Jaillard, non plus que beaucoup d'autres adversaires. Il ne s'en étonna point outre mesure, et continua de marcher en avant. D'un article qu'il donna en février 1868 aux *Archives générales de médecine*, détachons quelques lignes qui ont le double avantage de le montrer exempt de toute irritation en face des oppositions rencontrées, et de définir par une expression caractéristique quelle était encore à cette époque la situation de la bactériologie médicale : « Les raisons... qui me paraissaient suffisantes pour affirmer que le développement des bactéridies est la cause du charbon, n'ont pas eu la même valeur aux yeux de tous les pathologistes, et ce n'est point sans réserves que, dans ces derniers temps, quelques auteurs très estimables ont parlé du rôle des bactéridies dans la production des maladies charbonneuses... *L'envahissement d'un animal par un infusoire qui le détruit est un fait jusqu'aujourd'hui sans analogue,* et c'est parce qu'il est isolé qu'on exige pour admettre ce fait des preuves multipliées. » Sur quoi le docteur Davaine s'appliquait à multiplier ces preuves.

En même temps, il s'occupait d'apporter sa contribution à une autre étude qui allait précisément dissiper toute obscurité sur la mort un peu mystérieuse des animaux de MM. Leplat et Jaillard. Chose curieuse, cette mort provenait d'une affection que, dès les années 1863 et 1864 (2), Davaine avait le premier séparée

---

(1) Dans l'histoire de « M. Pasteur », écrite sous les yeux de celui-ci par son gendre M. Vallery-Radot, cette controverse et ses suites sont indiquées et appréciées (pages 244 et 257 de la douzième édition) d'une manière qu'il est permis de trouver insuffisamment exacte, quand on remonte aux textes originaux mêmes.

(2) « Nouvelles recherches sur la maladie du sang de rate », note de Davaine insérée dans les *Mémoires de la Société de biologie*, année 1863, page 193; « Nouvelles recherches sur la nature de la maladie charbonneuse », communication du même publiée dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 22 août 1864.

de la maladie charbonneuse, l'une et l'autre ayant jusqu'alors été généralement confondues : affection aujourd'hui nettement spécifiée sous le nom de septicémie, et causée par l'introduction, dans l'économie de l'animal, de substances corrompues, notamment de sang putréfié. Comment, en 1865, n'avait-on tiré de là aucune indication ? C'est qu'à ce moment on ignorait encore que la septicémie est transmissible, par inoculation, d'un animal malade à un animal sain, en d'autres termes qu'elle est contagieuse. L'honneur de le constater et de le démontrer fut acquis en 1866 par deux professeurs de Strasbourg, MM. Coze et Feltz (1). Davaine presque aussitôt vérifia leur découverte, et y ajouta de nouvelles observations, dont il exposa les résultats à l'Académie des sciences au commencement de l'année 1869 (2). Il en ressortait, entre autres choses, que les caractères de la septicémie expérimentale étaient identiquement ceux du mal qui avait tué en 1865 les animaux inoculés par MM. Leplat et Jaillard. Il devenait évident que le sang charbonneux dont ceux-ci s'étaient servis pour leurs inoculations, et qui leur avait été envoyé de province dans une fiole, n'était plus, au moment des opérations, que du sang putréfié : là se trouvait le vice de leurs expériences.

Dans la suite, le docteur Davaine mit ses soins à démontrer qu'en somme la septicémie, comme le charbon, est due à la pullulation de bactériens d'un certain genre dans le sang des animaux vivants. « La septicémie, affirmait-il, est une putréfaction qui « s'accomplit dans le sang d'un animal vivant... Nous savons, « depuis les travaux de M. Pasteur, que la putréfaction (des « substances privées de vie) est une fermentation déterminée « par des infusoires de la famille des vibrioniens, par des bac-

(1) Quoiqu'il ne se rattache pas directement à notre sujet, on ne lira pas sans intérêt, pensons-nous, ce détail donné par M. Davaine, dans le *Bulletin de l'Académie de médecine* (1872, p. 907) : « Je dois dire, pour « rendre hommage à la vérité et à l'un de nos plus illustres maîtres, que « Magendie connaissait la transmission contagieuse de la septicémie ; il « avait même reconnu que la virulence du sang d'un animal mort à la « suite de l'inoculation d'une matière putréfiée est plus grande que celle « de cette matière même. Je dois à M. Claude Bernard la connaissance « de ces faits, que Magendie n'a probablement jamais publiés. Le mérite « de la découverte n'appartient pas moins à MM. Coze et Feltz. »

(2) « Recherches sur la septicémie... », *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 25 janvier 1869.

« téries... En pénétrant et en se développant dans l'économie « animale, l'agent de la putréfaction reste identique à lui-même, « bien que nous lui donnions ici le nom de *ferment*, là celui de « *virus* (1)... Les vibrioniens remplissent évidemment dans la « nature une grande fonction, c'est une fonction de destruction ; « mais cette fonction, ils ne l'accomplissent pas seulement dans « la nature morte, ils détruisent aussi les êtres vivants, et « l'homme a besoin de s'en défendre (2). »

Et toujours, Davaine marquait bien qu'il ne se croyait qu'aux premières étapes d'une immense conquête. (C'étaient, en vérité, celles où il y avait eu, cette fois, le plus de mérite à parvenir).

Il ne se bornait pas, du reste, à faire la lumière sur la cause et la nature des maladies infectieuses. De sa découverte, il s'appliquait à obtenir lui-même le fruit désirable, en trouvant, grâce à la connaissance du microbe meurtrier, un remède efficace. Cette connaissance ne pouvait en effet, (a-t-il dit dans un rapport soumis en 1875 à l'Académie de médecine), « man- « quer de faire naître la pensée que, si l'on arrivait à tuer ces « petits êtres par un moyen quelconque, sans nuire à l'orga- « nisme dans lequel ils se développent, on guérirait aussitôt la « maladie qu'ils déterminent ». Il tenta de réaliser ce programme pour le traitement du charbon chez l'homme, et eut la joie d'y réussir. Laissons-lui toujours la parole : « Il fallait avant tout « rechercher quelles sont les substances ou quelles sont les « conditions qui ont, sur la vitalité des corpuscules charbon- « neux, l'action la plus énergique. Cette recherche que j'ai faite, « le premier probablement, en mêlant avec du sang charbon- « neux diverses substances dites antiseptiques, ne me donna,

---

(1) « Recherches sur quelques questions relatives à la septicémie », « Suite des recherches... », *Bulletin de l'Académie de médecine*, année 1872, page 907, et année 1873, page 125.

(2) Ces affirmations n'étaient pas plus que celles concernant les maladies charbonneuses, acceptées sans résistance. Voir dans le *Bulletin de l'Académie de médecine*, 1873, p. 264, un rapport de Davaine « sur un mémoire de M. Onimus... » Le docteur Onimus soutenait que le virus de l'infection putride n'était nullement un ferment organisé de la famille des vibrioniens, et que les organismes inférieurs, n'ayant par eux-mêmes aucune action toxique, étaient probablement le résultat, mais non la cause, des altérations putrides. Voir aussi, dans le *Bulletin* de la même année, page 1272, une « Réponse de Davaine à M. Colin », qui qualifiait d'*édifices fantastiques* les nouvelles théories émises sur la septicémie.

« tout d'abord, que des résultats fort incertains ; il serait inutile « de mentionner ici les difficultés inhérentes à ce genre d'expé- « riences ». Enfin, en 1868, il trouva un mode d'expérimentation qui lui permit d'avancer vers son but d'un pas assuré. « Les résultats de ces expériences ont été communiqués à l'Aca- « démie des sciences en 1873 ; leur application à la guérison de « la maladie charbonneuse chez l'homme et chez les animaux « suivit de près cette communication. » Et, citant une série d'épreuves faites par le docteur Raimbert à l'appui de sa méthode curative (qui consiste principalement dans des injections sous-cutanées d'iode), Davaine pouvait conclure avec une légitime satisfaction : La maladie charbonneuse chez l'homme, toujours mortelle lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, l'était souvent aussi malgré tous les traitements qu'on lui opposait. Lorsqu'on parvenait à arrêter sa marche envahissante, ce n'était que par des moyens douloureux et qui trop souvent laissaient des stigmates indélébiles ou des altérations organiques fâcheuses. « Dans ces « derniers temps l'on a pu concevoir l'espérance qu'une nouvelle « méthode de traitement, exempte des inconvénients de la cauté- « risation, et plus souvent efficace, pourrait être opposée avec « succès à l'envahissement de cette cruelle maladie. Cet espoir « est devenu une réalité... Le hasard ou l'empirisme n'ont « rien à faire dans cette nouvelle méthode de traitement : elle « est l'application pure et simple de notions exclusivement scien- « tifiques (1) ».

Cependant, durant la période que nous venons de parcourir, de 1863 à 1876, quelle avait été, dans l'étiologie des maladies microbiennes, le rôle de Pasteur ? A peu près celui d'un simple témoin. Assurément, les recherches de Davaine avaient trop de rapports, quoiqu'appliquées à un autre domaine, avec les siennes propres, pour qu'il s'en désintéressât. Il les suivait d'un œil attentif, mais ne s'y associait aucunement. Il s'employait, au besoin, pour mettre Davaine en présence de MM. Leplat et Jaillard et faciliter à chacun des adversaires le contrôle de leurs expériences (2) ; il ne prenait parti ni pour l'un ni pour l'autre.

---

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine,* 18 mai 1875, p. 549.

(2) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 21 août 1865.

En réalité, il semble n'avoir guère eu foi, pendant longtemps, aux déductions de Davaine. Quoiqu'il eût, dès 1860, exprimé l'espoir de voir la médecine bénéficier de ses recherches, quoique sa méthodique observation des épizooties du ver à soie (1865-1868), eût donné des résultats fructueux, l'étude de l'action des infiniment petits sur l'organisme des animaux supérieurs et de l'homme lui apparaissait comme un problème autrement complexe, difficile et redoutable. Son hésitation à l'aborder, hâtons-nous de le dire, peut, pour une grande part, être attribuée à la sage réserve des véritables savants, qui ne se croient pas universels. Pasteur n'avait pas reçu l'enseignement médical ; il craignait le danger de s'égarer en s'avançant sur un terrain insuffisamment connu.

Les deux faits qui paraissent l'avoir décidé à ne point persévérer dans l'abstention appartiennent à l'année 1876. Paul Bert, à ce moment, pensa lui aussi convaincre Davaine d'erreur, en ce qui concerne la cause des maladies charbonneuses, par une expérience de physique ; l'erreur, c'était Paul Bert qui la commettait : il avait à son tour confondu le charbon et la septicémie, moins excusable, en cela, que MM. Leplat et Jaillard onze ans auparavant, la connaissance de la septicémie ayant grandement progressé dans l'intervalle (1). Simultanément, un médecin allemand, le docteur Koch, à la suite de ses propres constatations, attestait au contraire l'exactitude de l'opinion de Davaine.

Pasteur alors entreprit de son côté de la vérifier, avec le concours de ses élèves MM. Joubert et Chamberland.

Leurs travaux confirmèrent en tous points les précédentes affirmations de Davaine sur le charbon et la septicémie.

Et ils eurent l'avantage de triompher des doutes restés assez communs jusque là.

Ce n'est pas que les démonstrations conçues et faites par Davaine même eussent été peu satisfaisantes : il est permis de s'en rapporter au témoignage de Charles Robin ; le célèbre professeur, chargé en 1879 par ses collègues de l'Académie des sciences d'un rapport sur l'œuvre de notre compatriote, a écrit

(1) Plus récemment encore, la même confusion a été commise par les professeurs de l'Ecole vétérinaire de Turin, que Pasteur eut à combattre à ce sujet (1883).

que toutes les recherches de celui-ci, des plus anciennes aux plus récentes, « source de tant d'autres, partent d'observations « et d'expériences physiologiques conduites avec une méthode « qui ne laisse guère place à la critique ».

Mais Pasteur avait acquis déjà, par ses succès antérieurs, la réputation d'un observateur aussi impeccable qu'heureux ; il avait à sa disposition, grâce à sa situation officielle, les laboratoires de l'Etat et la facilité de mener à bien de frappantes expériences ; il avait enfin, à un plus vif degré que le docteur Davaine, l'esprit de combativité nécessaire pour faire triompher ses doctrines...

Nous espérons avoir, dans les quelques pages qui précèdent, justifié l'assertion exprimée au point de départ. S'il est toujours difficile de séparer les différents chaînons de la science, et les noms des hommes qui les ont ajoutés l'un à l'autre, il est tout spécialement inéquitable que Davaine ne participe point davantage à la popularité de Pasteur.

Sans Pasteur, Davaine aurait-il négligé l'étude des bactériens du charbon et méconnu leur rôle ? Peut-être, — bien qu'il se soit, avant l'illustre chimiste même (1), appliqué à l'examen des organismes microscopiques, qu'il ait dès 1854 porté son attention sur des « animalcules infusoires » trouvés dans les déjections de cholériques (2), et publié dès 1855 ses recherches sur les minuscules parasites du blé niellé (3) ; bien qu'évidemment, enfin, il n'eût en aucun cas perdu toute curiosité à l'égard de ces « petits corps filiformes » par lui découverts en 1850 dans le sang charbonneux. — En revanche, il est plus douteux encore que, sans Davaine, Pasteur se fût attaqué aux maladies virulentes.

On peut, sans réel dommage pour le dernier de ces deux hommes éminents, faire appel à la vérité, et rendre à chacun la gloire qui lui appartient : assez belle reste encore la part de Pasteur, constituée par d'importants apports à la chimie et à la physique moléculaire, par la lumière jetée sur les fermentations, par les précieux travaux enfin qui ont abouti à la science de

---

(1) Pasteur n'a commencé qu'en 1855 l'étude des fermentations.

(2) *Comptes rendus de la Société de biologie*, 2e série, tome I, p. 129.

(3) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, année 1855.

l'atténuation des virus et de l'action préservatrice des virus atténués. Mais ces derniers travaux, ce sont précisément la découverte et l'étude des microbes infectieux par Davaine qui les ont amenés et permis.

*
* *

Des recherches de Davaine, nous n'avons indiqué que les plus marquantes. Il nous entraînerait trop loin de parler des autres. On le comprendra en jetant les yeux sur la liste des ouvrages, des mémoires et des articles par lui publiés, liste que nous croyons intéressant de donner à la fin de ces notes. Et l'on se défendra difficilement d'un mouvement d'admiration, devant le nombre et la variété des sujets dont il s'est occupé. Tout ce qu'a tracé sa plume, notons-le en passant, est écrit avec une sobriété, une précision, une clarté qui en font un modèle de style scientifique.

Ajoutons que la bibliographie aujourd'hui dressée n'est probablement pas définitive. Davaine a laissé nombre de manuscrits, où il avait consigné des observations et des aperçus dont il comptait tirer parti plus tard ; et il est permis d'espérer que certains d'entre eux, grâce aux amis qui lui survivent, ne resteront pas inédits.

La puissance de travail que révèle l'ensemble de cette œuvre, on en restera presque confondu en songeant que l'auteur de tant de longues et minutieuses investigations se livrait d'autre part à la médecine en praticien. Les nécessités de l'existence lui en avaient imposé l'obligation, ainsi que l'a dit, en racontant ses débuts, M. Alexandre Laboulbène, professeur des Facultés de Paris, dans une notice lue en 1884 à la Société de biologie, et qui forme jusqu'ici la biographie de Davaine la plus complète :

« Casimir-Joseph Davaine était le sixième des neuf enfants de Benjamin-Joseph Davaine, et il perdait sa mère à peine âgé de neuf ans. Son père resté seul, peu fortuné, avec le lourd fardeau d'une famille nombreuse et d'une industrie à diriger, ne faiblit pas devant cette tâche ; il s'appliqua au prix de grands sacrifices à donner à ses fils une éducation libérale (1). Ce n'était pas chose

(1) Notons incidemment qu'un frère du médecin, Emmanuel-Napoléon Davaine, sut lui aussi s'élever à une notable situation : il exerça les

facile dans une petite localité, offrant peu de ressources au point de vue de l'instruction ; il dut se résoudre à se séparer de ses fils. Casimir Davaine fut envoyé au collège de Tournai, en 1826, puis il acheva ses études à Lille. Enfin, vers la fin de l'année 1830, il arrive à Paris, au moment où s'ouvrait une ère nouvelle. Calme, résolu, d'un naturel bon, d'un sens droit, Davaine n'hésita pas dans le choix d'une carrière, il s'inscrivit comme étudiant à l'Ecole de médecine.

« Les études furent pour Davaine chose sérieuse ; sa vie était rude, occupée ; il luttait de bonne heure, il avait hâte de faire son chemin. Ayant concouru pour l'externat, il entre, le 1^er^ janvier 1835, dans le service de Rayer, à la Charité... Rayer, qui possédait au plus haut degré l'appréciation rapide des hommes ainsi que des aptitudes de chacun d'eux, remarqua bien vite Davaine. Il se l'attacha, le chargea de recueillir des observations, de faire des dessins et des recherches microscopiques ; il l'employa pour son *Traité des maladies des reins*, pour ses travaux sur la morve, pour collaborer aux *Archives de médecine comparée*.

« En 1837, sans attendre l'internat, Davaine soutint sa thèse de docteur... Rayer avait dit à Davaine, comme à Claude Bernard : « La science est votre affaire », mais la science seule ne fait pas vivre le débutant inconnu, et Davaine fut obligé de s'occuper de clientèle ; son urbanité et sa discrétion lui assuraient la réussite ; ses premiers malades devenaient ses amis fidèles. Il en accompagna quelques-uns pendant d'instructifs voyages, conservant son indépendance, ne recherchant que les moyens de se procurer des livres, de satisfaire ses goûts scientifiques et artistiques. »

La sécurité personnelle que désirait Davaine, comme la condition même de libres recherches d'intérêt général, il l'obtint largement. Il s'attacha une clientèle constante, où se plurent à entrer nombre de familles en haute situation. Il fut, sous l'Empire, l'un des médecins consultants de Napoléon III.

---

fonctions d'ingénieur en chef des ponts et chaussées dans les départements du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme, et y attacha son nom à d'importants travaux. (Voir, sur Em.-Nap. Davaine, une notice biographique dans la *Revue de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes*, tome XVIII, page 282.)

C'est à cette circonstance sans doute que faisait allusion, dans un des discours prononcés à Saint-Amand, M. Jules Sirot, en remarquant que Davaine, « si bien placé pour obtenir d'importants honneurs », n'a reçu comme marque officielle de distinction que la croix de chevalier de la Légion d'honneur, en 1855, presque au début de sa carrière.

Dans le monde savant même, on peut dire que presque toujours Davaine n'obtint que tardive justice. Il fut élu membre de l'Académie de médecine en 1868 seulement.

Vers la fin de sa vie enfin, la valeur de l'homme et de ses doctrines commença de s'imposer.

En 1879, l'Académie des sciences, sur le rapport plus haut cité de Charles Robin, couronna l'ensemble des travaux de Davaine en lui attribuant le prix de physiologie fondé par Lacaze. La même année, la Société nationale d'agriculture lui décerna le prix de Behague, conformément aux conclusions d'un rapport non moins élogieux d'Henri Bouley, le grand médecin vétérinaire (1).

Une plus haute consécration du mérite de Davaine lui était due, et il a été bien près de l'obtenir. Sa candidature, en 1881, fut posée à l'Académie des sciences, pour le siège laissé vacant par la mort de J.-B. Bouillaud. L'un des membres de cette assemblée, « le professeur Gosselin, (dit M. Laboulbène), avait

---

(1) Les travaux de Davaine sur les maladies charbonneuses, si désastreuses pour le bétail, ne constituent pas le seul service rendu par ce savant à l'agriculture. En 1855 et 1856, il avait fait une étude approfondie de la maladie du blé connue sous le nom de *nielle*. « Il avait pu constater, dit M. Laboulbène, qu'un très petit ver nématoïde, une anguillule, produit sur le blé cette altération ; de plus il avait déterminé les conditions de vitalité de ce ver, qui possède la singulière propriété de reprendre le mouvement et la vie après avoir été desséché, laissé même longtemps dans un état de mort apparente. Davaine découvrit ce fait décisif : que la faculté de reprendre vie est le privilège exclusif des larves d'anguillule dépourvues d'organes génitaux, et qu'elles le perdent dès qu'arrivées dans le blé, elles acquièrent l'état sexué ou adulte... Enfin, il arrivait à un résultat pratique très intéressant : c'est que la morphine, l'atropine, la strychnine, le curare, n'ont pas d'action sur la vitalité des anguillules, tandis que les composés pouvant agir chimiquement sur leurs tissus par une matière acide ou alcaline, même très faible, détruisent aussitôt et pour toujours la vitalité de ces larves ». De ses constatations, Davaine s'était plu à déduire les mesures par lesquelles les agriculteurs peuvent aisément préserver leurs champs des atteintes d'un ennemi dangereux, quoiqu'assez minuscule pour qu'un seul grain de blé abrite jusqu'à dix mille de ses larves.

fait ressortir le mérite de Davaine, du savant qui a fait faire des progrès à la médecine en utilisant pour l'étude des maladies et de leur traitement les connaissances qu'il avait acquises en anatomie et en zoologie, de celui qui était arrivé à une découverte qui a illustré son nom. Il caractérisait bien ce travailleur si modeste, qui n'a recherché ni les places, ni les distinctions, mais qui a consacré sa vie à des travaux scientifiques, n'ambitionnant d'autre honneur que celui de bien faire et d'être utile. Quelques voix seulement ont manqué à Davaine » pour entrer à l'Institut. Il avait eu un concurrent qui ne manquait pas de justes titres non plus, et dont s'honore également la science française, Paul Bert ; mais, dans la conjoncture, Paul Bert avait sur Davaine certains avantages... extrinsèques, si l'on nous passe ce mot barbare : une situation officielle dans l'Université, une notable influence politique, — et ce n'était pas la première fois qu'il se présentait à l'Académie des sciences. « Davaine, (continue M. Laboulbène), avait toutefois marqué sa place, et son heureux compétiteur, notre Président, car la lutte se passait entre membres de la Société de biologie (1), ne nous a pas laissé de doutes sur un résultat favorable, définitif. On se rappelle en quels termes dignes et affectueux le professeur Paul Bert s'est exprimé sur Davaine quelque temps après la lutte, en faisant part à la Société de la perte qu'elle venait d'éprouver. Il aurait certainement aidé le vaincu de la veille pour en faire le vainqueur du lendemain.

« La santé de Davaine, très bonne jusqu'alors, avait été atteinte tout à coup et profondément. Un néoplasme abdominal s'était manifesté. Davaine supporta son mal avec un calme stoïque ; il consolait sa femme et les siens, s'abandonnant parfois aux effusions d'une tendresse ordinairement contenue, et qui rendaient la séparation encore plus cruelle. Il succomba le 14 octobre 1882, à Garches, dans les bras de son fils et de son neveu (2).

Si, comme les hommes vraiment forts, il s'était senti sans

---

(1) Davaine était membre titulaire-honoraire de la Société de biologie, dont il avait précédemment été le trésorier-archiviste.

(2) Ce dernier était le docteur Alphonse Davaine, décédé aussi depuis lors.

trouble et sans épouvante irrémédiablement perdu, ce n'avait pas été sans regrets pourtant, même au point de vue de la science. La maladie l'avait atteint tandis qu'il poursuivait avec ardeur l'étude des maladies virulentes, et que ses expériences lui promettaient d'importants résultats encore. Aussi disait-il à son entourage, dans ses derniers jours, en songeant à ces recherches qui demeuraient inachevées : « Je meurs dix ans trop tôt. »

« Davaine était de taille moyenne, maigre, avec le visage allongé, encadré d'un collier de barbe et de longs cheveux bruns ; les mains longues et adroites. Le teint était coloré, le front haut, le nez droit. La bouche, fine et prête à sourire, surmontait un menton proéminent, signe de fermeté. Ses yeux bons regardaient fixement et franchement. Tel on l'avait connu à la Charité, dans le service de Rayer, tel il était resté toujours, très soigné de sa personne, simple et distingué ; ses cheveux seulement avaient un peu blanchi (1). »

En mourant, Davaine laissait, à défaut d'un nom suffisamment connu de la foule, une œuvre solide et féconde. A choisir, c'eût été le lot que lui-même eût préféré. Quand ses amis regrettaient en sa présence que l'on ne parlât pas davantage des grands services qu'il avait rendus à la science : Pourquoi s'en chagriner? répondait-il, « un homme ne vaut pas par ce qu'on dit de lui, mais par ce qu'il fait. »

Au reste, les plus probants témoignages s'accordent à constater que le moindre de ses mobiles était l'ambition personnelle, et que s'il n'a pas percé plus brillamment entre ses contemporains, sa réserve y a été pour beaucoup. En rappelant le souvenir de Davaine dans une séance de l'Académie de médecine, le 18 décembre 1883, voici comment s'exprimait le docteur A. Proust, l'éminent hygiéniste :

« Si la doctrine de la panspermie et l'étude des maladies « créées pour ainsi dire de toutes pièces par des germes préexis- « tants ont reçu d'admirables développements à une époque toute

---

(1) La Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes possède dans sa Galerie historique, un portrait de Casimir Davaine dessiné par L. Robert et offert par la veuve du savant médecin.

« récente, il n'en est pas moins vrai que nous en trouvons les « premiers rudiments dans les travaux de Davaine, cet illustre « et modeste savant que la mort nous a ravi presque au moment « où il allait franchir les portes de l'Institut. La modestie extrême « et la réserve peut-être excessive de cette nature aussi délicate « qu'elle était distinguée ont nui certainement à l'éclat que méri- « taient ses efforts ; et la postérité, dans sa justice, saura placer « le nom de Davaine parmi ceux qui ont ouvert le champ de la « pathologie expérimentale, cette branche nouvelle et déjà si « féconde des sciences médicales. A côté de Claude Bernard, « notre grand maître à tous, et sur un piédestal un peu moins « élevé, la figure de Davaine apparaîtra comme l'une de celles « qui méritent le plus sérieusement l'estime des générations « futures pour les services rendus, pour les exemples donnés, et « pour la dignité de toute une belle carrière (1)... »

On trouvera une preuve encore de la modestie de Davaine, dans les paroles par lesquelles, en présidant le 17 octobre 1882 l'Académie de médecine, le docteur Alfred Hardy signala le décès de notre compatriote :

« Je n'ai pas à vous apprendre, Messieurs, la nouvelle perte « qui vient de frapper l'Académie ; vous connaissez tous la mort « de Davaine, qu'une députation de l'Académie vient d'accom- « pagner jusqu'à sa dernière demeure.

« Par une volonté expresse de notre regretté collègue, aucun « discours n'a été prononcé sur sa tombe, ce qui n'a pas permis « à l'Académie d'adresser un dernier adieu à Davaine, de retra- « cer publiquement sa vie si laborieuse et si méritante, et de « rappeler ses titres scientifiques, titres nombreux, parmi les- « quels se distinguent surtout son ouvrage classique sur les « entozoaires, et ses belles recherches d'hématologie qui ont « permis de connaître définitivement la nature de la maladie « charbonneuse et qui ont ouvert la voie parcourue plus tard si « glorieusement par M. Pasteur.

« Aussi je puis affirmer que Davaine occupera une place élevée « parmi les illustrations de la médecine contemporaine, par ses « travaux et par ceux qui ont été entrepris dans la direction

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine,* année 1883, page 1457.

« qu'il avait indiquée, travaux qui sont venus modifier si profon-
« dément la pathologie et dont nous pouvons le regarder comme
« le véritable initiateur (1). »

*
* *

Aux appréciations qu'on vient de lire, se sont ajoutées, non moins persuasives, celles dont a été l'occasion la cérémonie commémorative de Saint-Amand.

Et peut-être, pour donner aux unes comme aux autres toute leur valeur, convient-il de faire remarquer que les premières ont été publiées au moment où Pasteur, encore présent, était presque arrivé à l'apogée des honneurs et de la renommée,— et que, des secondes, certaines émanent de l'Académie de Lille, à l'heure même où se prépare, en cette ville, l'érection d'une statue de Pasteur, ancien doyen de sa Faculté des sciences.

Reproduire tous les discours prononcés le 11 mai 1896 à Saint-Amand, soit devant la plaque de marbre consacrée au souvenir de Davaine, soit pendant le banquet qui a suivi l'inauguration de ce modeste monument, multiplierait surabondamment les redites, après les indications données. Amené à choisir, nous croyons naturel de publier de préférence, ci-après, les paroles de deux des représentants de la science médicale, à l'opinion desquels leur compétence et leur situation attachent une autorité particulière.

L'inscription placée sur la maison natale du docteur Davaine est ainsi rédigée (2) :

DANS CETTE MAISON EST NÉ, LE 20 MARS 1812,
LE DOCTEUR JOSEPH-CASIMIR DAVAINE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE ;
AUTEUR DE TRAVAUX CÉLÈBRES
SUR LES MALADIES PARASITAIRES DE L'HOMME ET DES ANIMAUX ;
AUTEUR DE LA DÉCOUVERTE DE LA BACTÉRIDIE CHARBONNEUSE
ET PRÉCURSEUR DES DOCTRINES PASTORIENNES ;
MORT A PARIS, LE 14 OCTOBRE 1882.

---

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine,* année 1882, page 1159.

(2) Cette inscription contient deux légères inexactitudes : c'est le 19 mars 1812, et non le 20, qu'est né C.-J. Davaine, et il est mort, non pas à Paris, mais à Garches (Seine-et-Oise).

A la solennité de l'inauguration, ont assisté M. le Secrétaire général de la Préfecture de Lille, remplaçant le Préfet, MM. les docteurs de Lapersonne, Castiaux et Baudry, doyen et professeurs de la Faculté de médecine de Lille, délégués par le Conseil général des Facultés de cette ville avec plusieurs professeurs des Facultés des sciences, de droit et des lettres ; M. le docteur A. Manouvriez, membre correspondant de l'Académie de médecine à Valenciennes ; M. le docteur Calmette, directeur de l'Institut Pasteur à Lille ; MM. Alfred Girard, F. Lepez, Emile Weil et Sirot-Mallez, sénateur et députés de l'arrondissement ; M. Sautteau, maire de Valenciennes ; MM. Bonduel et Emile Davaine, ancien président et président en exercice de la Société des agriculteurs du Nord ; M. A. Doutriaux, président de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes ; M. Comon, professeur départemental d'agriculture ; M. le docteur Berthelot, de Paris, ami personnel de Davaine ; etc., etc.

---

## Discours de M. le docteur de Lapersonne,

*doyen de la Faculté de médecine et de pharmacie de Lille.*

Messieurs,

L'Université de Lille, respectueuse de toutes les gloires de la région du Nord, ne pouvait rester indifférente à la touchante manifestation d'aujourd'hui. Bien que Davaine n'ait pas fait partie du corps enseignant de nos Facultés, c'était pour elles un pieux devoir de s'associer au solennel hommage que la ville de Saint-Amand vient de lui rendre.

Je dois à ma qualité de médecin d'avoir été choisi pour mettre en relief devant vous quelques-uns des traits principaux de cette grande figure médicale de Davaine qui, sans titre officiel, sans laboratoire, par une série de lumineuses découvertes, ouvrit la voie aux plus belles conquêtes de la science médicale contemporaine. Par ses travaux sur la bactérie charbonneuse il fut un véritable initiateur, et notre grand Pasteur lui rendait hommage

lorsque, dans cette lettre que Monsieur le Maire (1) nous citait tout à l'heure, il se félicitait d'avoir été le *continuateur de ses patientes recherches* (2).

Davaine a appartenu à cette pléïade de savants qui, un peu avant le milieu du siècle, commencèrent à donner à la médecine l'appui scientifique qui lui manquait trop souvent et aidèrent puissamment à l'observation clinique par l'expérimentation. Dès son arrivée à Paris, il eut la bonne fortune d'être pris sous la protection de Rayer, et dans son service d'hôpital il avait connu un homme qui devait avoir la plus heureuse influence sur sa destinée et qui lui-même devint plus tard une de nos gloires françaises, j'ai nommé Claude Bernard. Ces deux hommes, bien faits pour s'entendre, se lièrent d'une amitié qui ne se démentit jamais.

Placés dans ce milieu de culture intellectuelle, les dons précieux que possédait Davaine se développèrent rapidement. Dessinateur habile, travailleur infatigable, judicieux observateur, la science devait être son affaire, comme lui disait son vieux maître Rayer. Mais il fallait vivre ; aussi, dès qu'il avait obtenu le grade de docteur, il avait commencé cette vie en partie double, clientèle médicale et science pure, dont la meilleure moitié était certainement celle consacrée aux chères études de laboratoire. Ce mot de laboratoire ne doit pas évoquer devant votre esprit l'idée des vastes installations, des appareils perfectionnés que vous pouvez admirer maintenant dans quelques-uns de nos instituts et dont on a, avec si juste raison, doté la science moderne.

---

(1) M. Jules Sirot, maire de Saint-Amand-les-Eaux, ancien député, et conseiller général du Nord, qui a prononcé le premier discours devant la plaque commémorative de la naissance de Davaine.

(2) Voici le texte même de cette lettre :

« Mon cher collègue, si je ne partais pas demain pour la campagne
« et si ce départ ne m'avait beaucoup occupé cette semaine, j'aurais été
« vous voir et causer de nos communes études. L'occasion s'en repré-
« sentera. En attendant, je me félicite d'avoir été si souvent le conti-
« nuateur de vos savantes recherches. Tout à vous de sincère amitié,

« PASTEUR.

« Paris, le 23 juillet 1879. »

On sait, après ce que nous avons rapporté plus haut, que les expressions employées par Pasteur sont loin d'être de simples formules de politesse.

L'installation de travail de Davaine était plus qu'élémentaire, et son biographe de la Société de biologie, mon maître le professeur Laboulbène, nous rapporte que les lapins et les cobayes qui servaient à ses expériences furent pendant longtemps placés dans des caisses sous le vestibule de la maison d'un ami ; ce qui, par parenthèse, devait rendre ce local fort peu habitable.

Messieurs, on oppose volontiers la grandeur des découvertes de ces maîtres aux installations précaires dont ils pouvaient disposer. Je vous parlais de Davaine ; qui de vous n'a entendu décrire les instruments imparfaits et la fameuse étuve avec lesquels Pasteur fit ses premières recherches sur les fermentations ? Quelques esprits chagrins, poussant à fond le paradoxe, vont jusqu'à douter de l'utilité des coûteuses installations modernes et répètent que les grands génies n'ont pas eu besoin de tout cela. Il serait facile de répondre modestement que les génies sont rares et que pour conserver simplement intact le patrimoine que ces maîtres nous ont légué, nous avons grand besoin de toutes ces ressources ; comme noblesse, science oblige. Mais la meilleure raison à donner, c'est que, dans le domaine des sciences biologiques, les applications sont devenues si considérables et si multipliées que l'effort scientifique serait frappé d'impuissance, s'il ne mettait en œuvre tous ces moyens d'action.

Davaine a été un médecin naturaliste. Avant même d'avoir passé sa thèse, il s'était spécialisé dans l'étude des maladies parasitaires de l'homme, des animaux et même des plantes. Pendant plus de vingt ans il présenta aux différentes sociétés savantes, à l'Institut, à l'Académie de médecine, à la Société de biologie, une longue série de mémoires concernant l'anatomie des différents parasites et leurs effets sur l'organisme vivant. Ce sont ces nombreux travaux qui constituèrent la matière de son beau traité *des Entozoaires et des maladies vermineuses de l'homme et des animaux*, paru en 1860. Ce livre suffisait à lui seul pour empêcher le nom de Davaine de tomber dans l'oubli. Peu connu du grand public, il est resté tout-à-fait classique parmi les médecins ; je puis vous affirmer que, actuellement, avec l'essor des sciences biologiques, ce n'est pas un compliment banal que de dire d'un livre de médecine qu'après trente-six ans il a conservé toute sa valeur scientifique.

Au cours de ses travaux sur les parasites de l'homme et des

animaux, il avait été appelé à s'occuper plus particulièrement de la maladie charbonneuse des moutons, connue encore dans les campagnes sous le nom de sang de rate. Avec Rayer, il avait reconnu que la maladie était transmissible et contagieuse : mais quel était l'agent de transmission ? C'est alors *qu'il découvrit, dans le sang des animaux ayant succombé à cette affection, un organisme inférieur, microscopique, un infusoire comme il l'avait d'abord appelé, allongé, immobile, analogue à un petit bâtonnet, c'est la bactérie du charbon.* Elle se distingue des organismes inférieurs qui se développent dans les matières animales en putréfaction, en ce que précisément elle n'existe que dans le sang d'animaux morts récemment et qu'elle disparaît par la putréfaction. Le sang frais, contenant des bactéries, inoculé aux animaux, transmet le charbon. Par contre, l'animal malade ne devient capable de transmettre le charbon que lorsque les organismes spécifiques se sont montrés dans le sang. Les bactéries seules constituent donc le virus du charbon.

Remontant des animaux à l'homme, il distingua nettement la pustule maligne d'une autre affection, l'anthrax, avec laquelle elle était confondue. La pustule maligne renferme la bactérie spécifique et produit par inoculation le charbon chez les animaux.

Les objections ne manquèrent pas de se produire. Deux expérimentateurs, Leplat et Jaillard, annoncèrent à l'Académie qu'ils n'avaient pas trouvé la bactérie chez des vaches mortes du charbon inoculé. Avec une conscience et une rigueur scientifiques admirables, Davaine reprit toutes ses expériences et démontra victorieusement que les animaux observés par ses contradicteurs n'étaient pas morts du charbon, mais d'une autre maladie septique, et dès lors il s'appliqua à séparer nettement le charbon de la septicémie expérimentale. Généralisant l'étude de ces organismes inférieurs, il fit des recherches sur les vibrioniens et prouva que les vibrions se comportent d'une façon différente suivant les milieux dans lesquels ils sont placés. Il faut, disait-il, que le vibrion soit normal à ce milieu. Nous dirions aujourd'hui que le microbe doit trouver son milieu de culture.

Plus tard, enfin, il fit des recherches pratiques sur les moyens de guérir la pustule maligne, et il montra que le meilleur antiseptique était la teinture d'iode. Deux ans avant sa mort il apportait, à l'Académie, différents cas de pustule maligne et d'œdème

malin des paupières guéris par des injections sous-cutanées de solution iodée.

Telles sont, Messieurs, les différentes étapes suivies par Davaine dans sa découverte de la bactérie charbonneuse.

Les admirables travaux de Pasteur vinrent contribuer à montrer toute son importance. Je vous rappellerai seulement les cultures des bactéries et de leurs spores, la résistance de ces spores aux causes de destruction expliquant le danger indéfini que présentent non seulement les parties de l'animal charbonneux, mais même tous les objets, la terre elle-même, qui ont été contaminés, enfin et surtout la vaccination préventive et la célèbre expérience de Pouilly-le-Fort.

La belle découverte de Davaine ne constitue pas à beaucoup près la seule contribution de cet infatigable chercheur à l'étude de la pathogénie des maladies infectieuses. Ses travaux sur la septicémie, le parasitisme, le microbisme, qui se trouvaient épars dans des bulletins académiques, ont été pieusement réunis en un seul volume par son neveu, le regretté docteur Davaine. Mon ancien collègue d'internat, comme tous les membres de sa famille, avait conservé un véritable culte pour la mémoire de ce grand savant, qui était en même temps un simple, un modeste. Davaine fut un doux philosophe.

M. le Maire vous citait tout à l'heure ce trait, digne de la philosophie antique, de Davaine écrivant un ouvrage sur *les Éléments du bonheur* pendant le siège de Paris, après avoir passé une partie de ses journées aux ambulances. A Garches, où il possédait une propriété, il aimait à cultiver les fleurs, ce qui paraît héréditaire dans sa famille, et il y apportait la rigueur d'observation qui avait été sa qualité dominante pour tous ses travaux (1).

C'est l'ensemble de ce grand caractère que fait bien ressortir

(1) « Davaine s'échappait de Paris pour aller à Garches, y restant le plus possible, occupé de physiologie végétale, insensible à un soleil trop ardent ou à une pluie pénétrante. Il avait la passion des rosiers et de leurs fleurs, dont il avait réuni plusieurs centaines de variétés. Il les dirigeait lui-même, parce que les jardiniers les plus renommés les taillaient, disait-il, d'une façon trop uniforme, sans se rendre un compte suffisant de leur végétation différente. Davaine arriva finalement à un résultat si complet, que plusieurs jardiniers, d'abord incrédules, lui avouèrent n'avoir vu que rarement dans les expositions horticoles, des fleurs pareilles aux siennes et jamais de plus belles. Et lorsqu'on de-

l'éloge prononcé à l'Académie de médecine par le professeur Proust : « La figure de Davaine apparaît comme l'une de celles « qui méritent le plus sérieusement l'estime de toutes les géné- « rations futures par les services rendus, par les exemples don- « nés et par la dignité de toute une belle carrière. On ne saurait « imaginer, en effet, de caractère plus sympathique et plus digne « de l'estime que celui de cet homme éminent, resté volontaire- « ment dans une sorte de pénombre et qui joignait à la plus « haute droiture, la plus parfaite bienveillance. »

Vous voyez, Messieurs, par tout ce que je viens de vous dire, que la ville natale de Davaine a eu grandement raison d'honorer sa mémoire, et nous ne pouvons que féliciter bien vivement Monsieur le Maire et le Comité qui a organisé cette fête, de leur touchante initiative.

.•.

### Allocution de M. le docteur A. Manouvriez,
*membre correspondant de l'Académie de médecine.*

Messieurs,

L'Académie de médecine, dont j'ai l'honneur d'être ici le faible représentant, ne peut rester indifférente devant cette touchante manifestation destinée à perpétuer la mémoire d'un de ses membres les plus illustres. C'est qu'en effet elle fut la première à consacrer le mérite de Davaine, en l'accueillant spontanément dans son sein, peu après ses importantes communications sur les maladies charbonneuses.

Au nom de ce Conseil médical supérieur de France, je remercie cordialement la Municipalité de Saint-Amand, en particulier Monsieur le Maire, le si dévoué et sympathique Jules Sirot, qui a pris l'initiative de cette fête.

---

mandait à Davaine comment il s'y était pris pour faire mieux que les spécialistes émérites, il répondait avec son fin sourire : *J'ai observé.* « C'est à Garches que Davaine expérimentait sur les plantes. A Paris, il avait des lapins et des cobayes placés dans des caisses sous le vestibule de l'hôtel d'un excellent ami, M. Adolphe d'Eichthal. Que de fois nous avons regretté ensemble un laboratoire bien outillé, bien pourvu ! » (*Notice* de M. Laboulbène.)

La découverte de Davaine ne fut, en aucune façon, préparée par un état d'esprit du monde scientifique. Il est même pénible de devoir avouer que, chez certains de ses compatriotes, le doute continua de subsister quelque temps, alors que l'étranger, dont le jugement devance souvent celui de la postérité, n'hésita pas à le classer d'emblée parmi les savants les plus célèbres. Ce n'était plus là seulement d'intéressantes recherches de naturaliste ; après une analyse rigoureuse des faits, Davaine avait pu s'élever jusqu'à la plus puissante synthèse, véritable caractéristique du génie.

Cet heureux résultat était dû non pas à son audace ; modeste, cherchant toujours à se dérober aux ovations, il puisa sa force dans sa persévérance seule, par conscience du devoir à remplir. Renseigné par mon père, son camarade d'études, et l'ayant connu personnellement, j'ai pu apprécier ainsi les hautes qualités de son caractère.

Mais ce n'est pas seulement sa ville natale, ni la région où il vécut ses premières années, qui doivent revendiquer celui dont, sans crainte d'être taxé d'exagération, l'on peut dire qu'il fut le tout premier initiateur de la bactériologie ; désormais le nom de Davaine appartient à notre chère patrie française, à la science universelle, à l'humanité tout entière.

---

# OUVRAGES & MÉMOIRES

**PUBLIÉS PAR C.-J. DAVAINE.**

---

« Sur l'hématocèle de la tunique vaginale », thèse pour le doctorat en médecine, 1837 (1).

« Sur un hæmatopinus causant un phthiriasis spécial chez l'espèce bovine », publié dans les *Archives de médecine comparée,* 1843.

« Vingt-trois figures du développement du cerveau humain depuis cinq semaines jusqu'à sept mois », d'après des préparations de Davaine, *Traité complet de l'anatomie de l'homme,* de Bourgery et Jacob, tome VIII, 1844.

« Œufs doubles de paludine vivipare », *Comptes rendus des travaux de la Société de biologie,* 1849.

« Recherches sur la génération de l'huître », en collaboration avec Chaussat, *ibidem.*

« Cas d'hydronéphrose observé chez le chien », *ibid.*

« Cas d'atrophie partielle de la moëlle épinière... observé chez un jeune agneau », *ibid.*

« Sur un cerveau formant une tumeur à l'extérieur du crâne, avec atrophie d'un côté de la face (hyper-encéphalie), chez un embryon de poulet », *ibid.*

« Absence de la plupart des vertèbres caudales chez le chien », *ibidem.*

« Sur un cas de scissure de la voûte palatine et de la lèvre supérieure avec déformation du cerveau chez un fœtus humain », *ibidem.*

« Sur l'os thyro-hyoïdien des batraciens anoures », *ibid.*

« Sur la mutabilité de la coloration des rainettes », *ibid.*

---

(1) « Cette dissertation inaugurale », disait M. Laboulbène en 1884, « peut encore être consultée avec fruit ; l'historique de la question est « soigné ainsi que l'anatomie pathologique. »

« Sur un cas de rhinocéphalie chez un lapin », *ibid.*

« Observation de cyclocéphalie chez un fœtus de cochon », en collaboration avec Chaussat, *ibid.*

« Observations pour servir à l'histoire de quelques monstruosités de la face », en coll. avec Charles Robin, *Mémoires de la Soc. de biologie*, 1849.

« Description du squelette d'un poulet double monocéphalien », *C. r. de la Soc. de biologie,* 1850.

« Deux cas de fusion des dents..., avec des remarques sur ce vice de conformation », *ibid.*

« De l'absence congénitale du radius chez l'homme », *ibid.*

« Quelques remarques sur la cyclopie », *ibid.*

« Cas de compression de la portion thoracique de l'œsophage par une masse tuberculeuse développée dans les ganglions du médiastin postérieur, ayant causé la mort chez un sajou ordinaire », *ibid.*

« Remarques sur un fœtus anencéphale », *ibid.*

« Note sur une tumeur indéterminée des os maxillaires du bœuf », *ibid.*

« Sur la nature et les fonctions de l'organe palatin des cyprins », *ibid.*

« Examen d'une main et de la moitié inférieure de l'avant-bras affectés d'éléphantiasis des Arabes », en coll. avec Rayer, *Mém. de la Soc. de biologie,* 1850.

« Duplicité de la face chez les oiseaux », *ibid.*

« Recherches sur les globules blancs du sang », *ibid.*

« Conferve parasite sur le cyprinus carpio », *C. r. de la Soc. de biologie*, 1851.

« Sur des larves rendues par les selles », *ibid.*

« Sur des granulations graisseuses du rein », *ibid.*

« Sur l'anatomie d'un mermis », *Annales de la Société entomologique de France, Bulletin*, 1851.

« Kyste hydatique du foie ayant subi une transformation athéromateuse chez l'homme », *C. r. de la Soc. de biologie,* 1852.

« Cas de cysticerque du tissu cellulaire intermusculaire observé chez l'homme », en coll. avec Follin, *ibid.*

« Description d'un kyste pileux de l'ovaire droit », en coll. avec Schnepp, *ibid.*

« Note sur des kystes séreux du foie... » *ibid.*

« Larves rendues avec les selles par un homme âgé de 39 ans », *ibid.*

« Note sur un kyste pileux de l'ovaire », *ibid.*

« Examen d'une concrétion sanguine extraite de la veine saphène et regardée comme un hematozoaire », *ibid.*

« Examen microscopique de deux cataractes lenticulaires », *ibid.*

« Mémoire sur la paralysie générale ou partielle des deux nerfs de la septième paire (1) », *Mém. de la Soc. de biologie,* 1852.

« Recherches sur la génération des huîtres (2) », *ibid.*

« Recherches sur les vers des vaisseaux pulmonaires et des bronches chez le marsouin », *C. r. de la Soc. de biologie,* 1854.

« Sur des animalcules infusoires trouvés dans les selles des malades atteints du choléra et d'autres affections », *ibid.*

« Note sur une tumeur singulière contenant une quantité prodigieuse d'œufs d'helminthe, observée sur un poisson nommé aigle-bar », *ibid.*

« Sur des urcéolaires parasites dans la vessie urinaire des tritons », *ibid.*

« Un cas de gangrène de l'amygdale dans la scarlatine », *ibid.,* 1855.

« Remarques sur les corpuscules du sang de la lamproie et sur ceux des animaux en général », *ibid.*

« Description de deux productions polypiformes du col de l'utérus..... », en coll. avec Laboulbène, *ibid.*

« Recherches sur les hydatides, les échinocoques et le cœnure et sur leur développement », *Mém. de la Soc. de biologie,* 1855.

---

(1) Ce mémoire fut récompensé par l'Académie des sciences.

(2) L'Académie des sciences décerna en 1854 à ces Recherches le prix de physiologie expérimentale. — Cette étude a fait l'objet d'une brochure spéciale, mise en vente par la maison J.-B. Baillière.

« Recherches physiologiques sur la maladie du blé connue sous le nom de *nielle* et sur les helminthes qui occasionnent cette maladie », *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 1855.

« Recherches expérimentales sur la vitalité des anguillules du blé niellé à l'état de larves et à l'état adulte », *ibid.*, 1856.

« Recherches sur l'anguillule du blé niellé considérée au point de vue de l'histoire naturelle et de l'agriculture (1) », *Mém. de la Soc. de biologie*, 1856.

« Recherches sur la vie latente chez quelques animaux et quelques plantes », *Mém. de la Soc. de biologie*, 1856.

« Note sur un cas de kystes hydatiques multiples », en coll. avec Charcot, *Mém. de la Soc. de biologie*, 1857.

« De l'action du cœnure sur le cerveau, tournis », *ibid.*

« Sur une maladie de la balsamine des jardins », *C. r. de la Soc. de biologie*, 1857.

« Sur le diagnostic de la présence des vers dans l'intestin par l'inspection microscopique des matières expulsées », *ibid.*

« Recherches sur le développement de l'œuf du trichocéphale de l'homme et de l'ascaride lombricoïde », *ibid.*, 1858, et *Comptes rendus des séances de l'Acad. des sciences*, 1858.

« Recherches sur les conditions de l'existence ou de la non-existence de la reviviscence..... », *C. r. de l'Acad. des sciences*, 1859.

« TRAITÉ DES ENTOZOAIRES et des maladies vermineuses de l'homme et des animaux domestiques », un vol. in-8°, 1860 (2).

« Mémoire sur les anomalies de l'œuf », ~~*C. r.*~~ Mém. *de la Soc. de biologie*, 1860.

« Hydatides développées dans le poumon et suivies de guérison », *ibid.*, 1861.

---

(1) Ce mémoire a obtenu le prix de physiologie expérimentale de l'Académie des sciences et la médaille d'or d'Olivier de Serres. — Il a été mis en vente par la librairie J.-B. Baillière sous forme d'une brochure in-8° en 1857.

(2) Cet ouvrage a été couronné par l'Institut et par l'Académie de médecine. Il en a été publié en 1877 une nouvelle édition. W. Abbotts Smith l'a traduit en anglais.

« Hydatides du cerveau et du cœur », en collaboration avec Charcot, *ibid.*

« Recherches sur le frémissement hydatique », *Mém. de la Soc. de biol.*, 1861.

« Faits et considérations sur la trichine », *ibid.*, 1862.

« Nouvelles recherches sur le développement et la propagation de l'ascaride lombricoïde et du trichocéphale de l'homme », *ibid.*

« Sur un mode de dissémination des œufs chez les entozoaires des voies respiratoires », *ibid.*

« Sur la constitution de l'œuf de certains entozoaires et sur la propriété de se développer à sec », *ibid.*

« Cas de pied-bot coïncidant avec un spina bifida chez un veau », *C. r. de la Soc. de biol.*, 1862.

« RECHERCHES SUR LES INFUSOIRES DU SANG DANS LA MALADIE CONNUE SOUS LE NOM DE SANG DE RATE », diverses communications publiées en 1863 dans les *Comptes rendus de la Société de biologie,* les *Mémoires* de la même Société, et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences.*

« Nouvelles recherches sur la nature de la maladie charbonneuse », *C. r. de l'Académie des sciences,* 1864.

« Sur la présence des bactéridies dans la pustule maligne chez l'homme », en coll. avec Raimbert, *ibid.*

« Recherches sur les vibrioniens », *ibid.*

« Sur une ligule (*ligula minuta* Davaine) de la truite du lac de Genève », *C. r. de la Soc. de biologie,* 1864.

« Recherches sur les anguillules du vinaigre », *ibid.*

« Sur l'existence et la recherche des bactéridies dans la pustule maligne », *ibid.*

« Des recherches sur la nature et la constitution anatomique de la pustule maligne », *C. r. de l'Académie des sciences,* 1865.

« Sur la présence constante des bactéridies dans les animaux affectés de la maladie charbonneuse », *ibid.*

« Recherches sur une maladie septique de la vache regardée comme de nature charbonneuse », *ibid.*

« Note en réponse à une communication de MM. Leplat et Jaillard sur la maladie charbonneuse », *ibid.*

« Recherches sur les anguillules du vinaigre », *ibid.*

« Examen du sang et des organes d'un homme mort d'œdème malin ou charbonneux des paupières », *Archives de médecine*, 1865.

« Atrophie congénitale de l'ovaire chez une poule », *C. r. de la Soc. de biologie,* 1865.

« Membrane muqueuse utérine... expulsée pendant la menstruation », *ibid.*

« Maladie des ovaires avec ascite chez la dorade de la Chine », *ibid.*

« Recherches sur la pourriture des fruits et des autres parties des végétaux vivants », *ibid.*, 1866.

« Recherches sur la pourriture des fruits », *C. r. de l'Académie des sciences,* 1866.

« La trichine », *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1866.

« Recherches physiologiques et pathologiques sur les bactéries », *C. r. de l'Académie des sciences,* 1868.

« Sur la nature des maladies charbonneuses », *Archives générales de médecine,* 1868.

« Rapport sur des recherches de M. Raimbert, relatives à la constitution et au diagnostic de la pustule maligne », *Bulletin de l'Académie de médecine,* 1868.

« Reproduction expérimentale de la pustule maligne chez les animaux », *ibid.*

« Expériences relatives à la durée de l'incubation des maladies charbonneuses et à la quantité de virus nécessaire à la transmission de la maladie », *ibid.*

« Expériences ayant pour but de prouver que les bactéridies constituent seules le virus charbonneux », *C. r. de la Soc. de biologie,* 1869.

« Recherches sur la septicémie et les caractères qui la distinguent de la maladie charbonneuse », *C. r. de l'Académie des sciences,* 1869.

« Remarques relatives aux recherches de M. Sanson sur les maladies charbonneuses », *ibid.*

« Examen d'un tænia nouveau de l'homme recueilli à Mayotte (Comores), » *Archives de médecine navale,* 1870.

« Rapport sur un travail du docteur Raimbert intitulé : *Recherches sur la constitution et le diagnostic de l'œdème malin* », *Bulletin de l'Acad. de médecine,* 1870.

« Rapport sur deux mémoires de M. P. Mégnin, relatifs à des parasites du chat et du cheval », *ibid.*

« Etude sur la contagion du charbon chez les animaux domestiques » *ibid.*

« Etude sur la genèse et la propagation du charbon », *ibid.*

« Expériences relatives à un moyen de multiplier le virus vaccinal », *ibid.*

« Les éléments du bonheur », un vol. in-12, éd. Grassart, Paris, 1871.

« Recherches sur quelques questions relatives à la septicémie », *Bulletin de l'Acad. de médecine,* 1872.

« Recherches sur la nature de l'empoisonnement par la saumure », *ibid.*

« Cas de mort d'une vache par septicémie », *ibid.*

« Suite des recherches sur quelques questions relatives à la septicémie : la septicémie chez l'homme, — recherches expérimentales sur la nature de la fièvre typhoïde », *ibid.*, 1873.

« Rapport sur un mémoire de M. Onimus relatif à l'influence qu'exercent les organismes inférieurs développés pendant la putréfaction sur l'empoisonnement putride des animaux », *ibid.*

« Recherches relatives à l'action de la chaleur sur le virus charbonneux », *C. r. de l'Acad. des sciences,* 1873.

« Recherches relatives à l'action des substances dites antiseptiques sur le virus charbonneux », *ibid.*

« Réponse à M. Colin sur ses communications relatives à la septicémie » *Bull. de l'Acad. de médecine,* 1873.

« Rapport sur un mémoire de M. Raimbert intitulé : Du traitement du charbon par l'injection sous-cutanée de liquides antivirulents » *ibid.*, 1875.

« Recherches sur quelques-unes des conditions qui favorisent ou qui empêchent le développement de la septicémie, *ibid.*, 1879.

« Recherches sur le traitement des maladies charbonneuses chez l'homme », *ibid.*, 1880.

« Expériences sur la rapidité de l'absorption des virus à la surface des plaies », *C. r. de l'Acad. des sciences,* 1881.

Le docteur C.-J. Davaine a écrit, en outre, pour le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales,* édité par la librairie G. Masson, Asselin et C$^{ie}$, plusieurs monographies importantes et qui marquent dans son œuvre : ce sont les articles publiés sous les mots : Bactérie (1866), Bactéridie, Cestoïdes, Cystiques, Cysticerques, Lombrics, Monadiens, Monstres, Monstruosités Parasites. Le dernier article a été rédigé par M. Laboulbène, sur les notes laissées par Davaine, qui le préparait au moment où la mort l'a enlevé à la science.



IMPRIMERIE L. LACOUR, RUE DE MONS, 11, VALENCIENNES

